

Gérard Bouchard. *La pensée impuissante: échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*. Montréal: Boréal, 2004. 319p.

Dominique Boxus  
*Universidade Federal do Rio Grande do Sul*

Le dernier essai de Gérard Bouchard prolonge et complète une argumentation développée dans des travaux antérieurs, spécialement *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* (2001) et *Les Deux Chanoines* (2003). L'historien québécois propose une lecture inédite du passé canadien-français et bouscule les opinions reçues en corrigeant les interprétations diffusées parmi les chercheurs. La thèse défendue dans le livre est inattendue et soutient qu'au Canada français, durant la période 1850-1960, la pensée, dont les représentants, par ailleurs très prolifiques, sont présentés par la critique comme les pionniers de la modernité québécoise et comme les précurseurs de la Révolution Tranquille, fut *impuissante*: incohérente, incapable d'inventer un programme d'action

suffisamment dynamique et réaliste pour tirer la collectivité canadienne-française de l'impasse historique où elle se trouvait alors enlisée. La démonstration de Bouchard, basée sur une enquête minutieuse et fouillée, livre une étude scientifique incontournable pour qui désire comprendre le parcours de la collectivité canadienne-française. Sa facture, de nature souvent polémique, rappelle que le savoir peut être investi d'un pouvoir transformateur et qu'il est permis de parler d'un activisme épistémologique québécois.

L'introduction explicite la méthodologie adoptée. Soucieux d'appréhender l'évolution de l'imaginaire collectif canadien-français, l'auteur a choisi d'en étudier l'un des principaux vecteurs: la pensée. Il a délimité une période d'observation située entre deux dates fondatrices de l'identité québécoise: d'une part,

l'échec des Rébellions de 1837-1838 et l'Acte d'Union qui en découla en 1840, soit la fin d'un mouvement d'émancipation collective porteur d'espoirs et suscité par la volonté de relever le destin du peuple canadien-français que la Cession de 1763 avait tragiquement attaché à la domination britannique; d'autre part, la Révolution Tranquille ou la (re)naissance d'un mouvement de même nature. Les penseurs de la nation canadienne-française retenus pour l'échantillonnage ont été, continuent d'être considérés comme des figures prédominantes et ont fait, jusqu'à ce jour, l'objet de maintes études et de rééditions. Ils seront analysés par Bouchard sous l'angle du *contradictoire* qui, par les tensions qu'il installe au coeur de la pensée, force celle-ci à inventer des stratégies intellectuelles où le mythe intervient pour remplacer les contradictions de la réalité et mettre sur la voie d'un dépassement ou d'une résorption des impasses contre lesquelles butait préalablement la raison. Ces impasses, concernant le Canada français, apparaissent par exemple dans les couples antinomiques tradition *versus* modernité, France *versus* Amérique, Francophones *versus* Anglophones, ville *versus* campagne, élites *versus* peuple, capitalisme *versus* artisanat,

matérialisme *versus* spiritualisme, économique *versus* culturel, conservatisme *versus* changement. Quelles subterfuges les penseurs canadiens-français ont-ils inventés pour dépasser les contradictions? Les mythes qu'ils ont mis en oeuvre ont-ils été projecteurs ou dépresseurs, efficaces ou impuissants? Bouchard différencie trois types de pensée, correspondant à trois scénarios possibles pour résoudre les apories: la pensée radicale, qui supprime l'un des termes du contradictoire en recourant à des mythes formant un ensemble unitaire et homogène; la pensée organique, qui instaure un compromis entre les propositions contraires et où la tension devient créatrice, en faisant intervenir des mythes médiateurs; la pensée fragmentaire ou équivoque qui, véhiculant des sens opposés et incompatibles, est un montage hétéroclite de mythes antinomiques, rendus inopérants par la neutralisation réciproque qu'ils génèrent inévitablement. L'auteur soutient que la pensée canadienne-française des années 1850-1960 était principalement fragmentaire et, pour cette raison, foncièrement impuissante, incapable de subvertir le destin du peuple qu'elle désirait pourtant relever. Cette inefficacité est capitale pour qui veut comprendre l'évolution de cette société. Dans

ce sens, le livre lève le voile sur une part de l'histoire des Québécois, dont il permet de mieux saisir le difficile processus d'identification nationale. Par souci d'objectivité, Bouchard placera son étude en référence aux coordonnées sociales qui, en amont, ont dressé le lit de la pensée canadienne-française et, en aval, ont été induites par celle-ci.

Le premier chapitre présente un panorama de la pensée utopique au Canada français, depuis ses origines lointaines jusqu'à aujourd'hui. Il situe ainsi la période 1850-1960 à l'intérieur d'un cadre historique englobant tout le parcours de la collectivité canadienne-française pour ce qui a trait aux oeuvres de la pensée et à l'axe thématique de la contradiction. Ce survol laisse entrevoir quelques uns des tenants et des aboutissants contigus à l'aire d'observation étudiée. Une ligne du temps implicite fait se succéder ainsi 1) l'ancien Canada français, 2) une phase de transition caractérisée par la pensée impuissante, 3) le Québec contemporain. Les premières utopies formulées entre 1770 et 1840 par la collectivité laurentienne présentaient un projet de rupture à l'égard de la domination britannique. Ces élans de pensée radicale furent

néanmoins brisés par le pouvoir, qui craignait la création d'une république canadienne-française inspirée de la France et des États-Unis. Après 1840 se sont développées trois grandes traditions utopiques. Le premier groupe concerne l'expansionnisme territorial: il s'agissait de messianismes continentaux prônant ou bien la création d'un grand *boulevard de la nationalité* canadienne-française, ou bien la poursuite de la mission millénaire de la France par une diaspora dans tout le continent américain, ou bien l'établissement d'une république annexée aux États-Unis – version laïcisée du même rêve messianique. Le deuxième groupe est formé d'utopies ultramontaines et ruralistes qui exaltaient le pouvoir du clergé et la vie agricole. Enfin, un troisième groupe énonce un vaste projet de colonisation d'espaces québécois incertains et un recommencement de la vieille société laurentienne grâce à des mouvements de peuplement destinés à fonder de petites communautés idéales. Concrètement, ces utopies débouchèrent pourtant sur des échecs, parce qu'elles relevaient d'une pensée fragmentaire qui les rendait inadaptées à la réalité, inaptes à répondre aux impératifs de la modernité, qu'elles désiraient favoriser tout

en conservant un pied bien ancré dans les mythes de la survivance du fait français en Amérique et de la fidélité aux valeurs du passé, catholiques et rurales. Dans les faits, des colonies de peuplement dans des terres peu propices ont mobilisé quelques milliers de colons, dont la majorité a renoncé à persister dans une entreprise vouée à la misère. À l'inverse, l'importante migration urbaine réalisée à la même époque ne trouva aucun écho dans la culture savante, sinon sous forme de condamnation. Une telle fuite en avant par rapport à la réalité est aux antipodes des utopies formulées par les autres collectivités du Nouveau Monde et qui proposaient, pour renverser le cours d'un destin soumis aux impératifs de la domination coloniale, des mythes de rupture sans ambivalences. Toutefois, une pensée de la rupture s'est fait jour au Québec à partir de 1960 et a favorisé l'éclosion de mythes échappant à la contradiction, comme la modernité, l'américanité et l'émancipation nationale et politique. L'ailleurs utopique n'y consiste plus en des équipées fantaisistes mais en un ici désormais accessible et libéré des ambiguïtés.

Le deuxième chapitre est consacré à Arthur Buies (1840-

1901), qui est caractérisé comme un *faux radical* et dont la pensée est représentative de l'utopie liée à l'expansionnisme territorial, relayée par le mythe d'une nation canadienne-française annexée aux États-Unis. L'Amérique est vue comme un jeune faucon et la littérature doit en célébrer la faune, la flore et les sols. La figure du coureur des bois est le géant de ce Nouveau Monde. Buies explicite un programme de modernisation industrielle dont le chemin de fer sera un des moteurs. Pourtant, en même temps, il exprime une admiration sans bornes pour la France, dont la supériorité contraste avec la médiocrité culturelle des Canadiens-français. Il vante aussi les vertus agraires, la simplicité des paroisses et des riantes campagnes, la bonté divine. Il ne parle pas des questions sociales sinon pour tourner la grève en dérision, exprime une vision paternaliste où le peuple est petit et ignorant, considère les Autochtones comme une race barbare vouée à disparaître. Son nationalisme reste cantonné dans la sphère culturelle, sans véritable remise en question du lien colonial et sans revendication d'une nation au sens politique: les propos relatifs à une annexion aux États-Unis baignent dans l'ambiguïté. Force est de constater que la

contradiction est ici béante et que la réputation de radical souvent concédée à Buies ne lui sied pas. "L'ensemble de son oeuvre ne constitue pas un système mais une série de thématiques mal soudées" (p. 82).

Le chapitre 3 concerne la pensée d'Edmond de Nevers (1862-1906), qualifiée de *confusion dilettante*. On retrouve ici une même absence de vision politique, un égal silence à l'égard des ouvriers et des syndicats, une même vision contradictoire exaltant tout à la fois la modernité (le mélange des races, la valeur des Indiens, l'anticlérisme, la démocratie, l'industrie, l'égalité des sexes, l'Amérique) et la tradition (la pureté de la race française, le ruralisme, le rapatriement des exilés canadiens-français aux États-Unis, l'humilité des femmes, la religion, le lien colonial). Edmond de Nevers a formulé successivement trois utopies, qui relèvent de l'expansionnisme et d'où ressortent beaucoup d'illogismes et un tiraillement entre une admiration pour le Vieux Monde et la séduction exercée par la modernité. La première de ces utopies concerne la création d'une petite république athénienne sur les rives du Saint-Laurent par les descendants de la race française, intellectualisée et sensible au Beau. La deuxième

utopie défend le projet d'une union continentale réunissant le Québec, le Canada et les États-Unis en une sorte d'amphyctionnie à la grecque. Enfin, la troisième utopie propose la création d'une classe de fermiers-*gentlemen* au sens américain, chargée de défricher le Québec en vingt ans sous la direction des membres du clergé. La mobilisation de grands mythes ne doit pas voiler ici l'in vraisemblance d'une pensée délirante et incohérente, portée à abolir dans des rêves échevelés toutes les impasses du réel. Edmond de Nevers fut un artiste et un poète avant d'être un penseur; il est surprenant qu'il ait été considéré par ses commentateurs comme un prophète et un précurseur.

Le chapitre 4 présente la pensée d'Édouard Montpetit (1881-1954), réplique en miniature de celle du chanoine Groulx, à l'*ombre (et à l'image)* duquel il a vécu, caractérisée par une tension entre le culte de la France et celui du nouveau siècle avec lequel il fallait essayer d'accorder le Canada français. Pour dépasser l'impasse, Montpetit a donc fait une apologie de la modernité au service de la tradition. Il invite les Québécois à s'emparer du commerce et de l'industrie pour promouvoir une culture capable de sauvegarder le génie latin,

propose de ployer le progrès américain aux disciplines françaises. La théorie d'une fraternité des races alterne avec celle d'une fusion inter-ethnique sans que soient altérées ou remises en cause la fidélité aux valeurs culturelles de la France et la loyauté au pouvoir anglophone (jugée d'ailleurs comme un trait supérieur typiquement français). Il n'y a pas de programme mais une vision apolitique et naïve où l'idée d'une superposition des contraires ne sort pas du cadre des formulations maladroitement et incohérentes. Par exemple, le mythe de la cohabitation harmonieuse entre Francophones et Anglophones est livré à l'état brut, sans explications susceptibles d'en rendre la réalisation possible ou simplement crédible, d'autant que l'auteur présente parallèlement une description typologique opposant les deux races en tous points: le pragmatisme et l'absence de faculté d'abstraction sont des traits spécifiquement anglais; la pensée, la cohésion, le besoin de vie spirituelle et de culture universelle relèvent du génie français.

Le cinquième chapitre présente les *quatre saisons* de Jean-Charles Harvey (1891-1967), autrement dit les quatre phases de sa pensée mouvante. D'abord fragmentaire, celle-ci

était le vecteur d'une idéologie nationaliste canadienne-française dont la culture, supérieure à celles d'Athènes et de Rome, hisserait le peuple au-dessus de la médiocrité où risquait de le maintenir une ignorance de l'immortel génie de la France. Ce nationalisme préconisait le respect de la tradition ruraliste, faisait l'éloge de l'amour divin et de la chasteté, vantait les mérites d'une virilité vigoureuse capable de redresser la nation en lui rendant l'éclat perdu après 1760 et proposait de re franciser la langue contaminée par la situation de bilinguisme. La modernité se trouvait donc soumise au respect de la tradition dans cette version d'un messianisme continental garant de la supériorité du génie français en Amérique. La deuxième saison de Harvey a vu naître, après 1920, une pensée de type organique accommodant tous les antagonismes. La littérature devait, par exemple, se détourner de l'imitation et puiser dans les ressources du continent américain tout en conservant des liens avec la France contemporaine et en cultivant le respect de l'autre mère patrie: la Grande-Bretagne. Harvey défendait le métissage ethnique, critiquait l'engance du pouvoir clérical qui régnait par la peur et dominait le peuple, pourtant le véritable dépositaire

de la civilisation française et qui méritait d'être étudié par les écrivains. En même temps, il se montrait favorable au capitalisme et à la création d'une bourgeoisie d'affaires. Dans une troisième saison, à la fin des années 1930, la pensée de Harvey se durcit devant l'invasion des courants fascistes et communistes venus d'Europe. De plus en plus conservateur, le penseur se fit un ardent défenseur de la liberté individuelle, indépendante de toute doctrine du mal et du bien. Il voyait le Nouveau Monde comme le relais de la civilisation occidentale menacée dans un Vieux Monde en proie à la décadence et à la guerre. À la tête de l'Amérique, il plaçait parfois les États-Unis: "Si nous n'avions pas leurs capitaux, leurs touristes, leurs films, leur merveilleuse musique, quelques reflets de leur civilisation progressive, nous serions bien à plaindre" (p. 195). D'autres fois, il assignait au Canada la même responsabilité, prêchant pour une union fraternelle des identités ou pour une assimilation définitive des Francophones. Le modèle anglo-saxon, principalement états-unien, lui paraissait capable de transcender les différences nationales. La fin du parcours de Harvey fut incohérente. Après 1950, sa pensée se défit et redevint fragmentaire au point

de tourner le dos à la Révolution tranquille, jugée trop nationaliste à son goût, et qui était pourtant en train de réaliser ce qu'il prétendait souhaiter: le relèvement des Canadiens-français, appelés à être un ferment de civilisation en Amérique. Il lui arrivait de mettre en doute la marche vers un tel idéal par ses critiques contre la veulerie et la lâcheté de son peuple, qu'il présentait alors comme une *race de serfs et de rampants* ou comme des *bouches molles*. Harvey, le champion de la liberté et de l'indépendance journalistique? Le père de la Révolution tranquille? Bouchard laisse entendre que le caractère hétéroclite de cette pensée s'explique par les appuis financiers, notamment anglophones, dont Harvey a bénéficié; il aurait ainsi été le porte-parole obligé d'intérêts et d'idées qui ne lui appartenaient pas toujours. Quel crédit accorder, par exemple, à celui qui, bien que défendant la liberté et critiquant la lâcheté de son peuple, fut lâche devant le clergé et signa l'acte de répudiation de son propre roman, censuré par l'Église en 1934?

Le chapitre 5 s'intitule *Retour sur le chanoine Groulx* (1878-1967). Il s'agit d'une réponse à des critiques formulées contre les arguments

développés dans des travaux antérieurs relatifs à la pensée de Lionel Groulx, unanimement considéré comme le plus grand intellectuel québécois du XX<sup>e</sup> siècle. Bouchard qualifie celle-ci de fragmentaire et, en deux pages (p. 224-225), fait la liste des incohérences et des dualités qu'on peut y rencontrer. Clôturant le livre, la thèse sur l'impuissance de la pensée de Groulx acquiert une évidence qu'elle n'avait sans doute pas antérieurement et sert de point final à ce long exercice de relecture et de déconstruction de la pensée québécoise. Soucieux d'installer leurs noms dans l'actualité et de les tirer de l'éternité des musées, Bouchard explique qu'il n'a pas voulu pourfendre ni défendre, mais simplement comprendre et se réapproprier ces penseurs du passé, que d'aucuns continuent de commenter de manière inappropriée. Groulx, comme ses prédécesseurs, a induit le doute et l'inhibition au sein de la collectivité canadienne-française qu'il désirait néanmoins libérer. En être conscient aujourd'hui dans les milieux nationalistes québécois, "c'est refaire le point d'une tendance longue dans l'histoire du Québec francophone, c'est reprogrammer un élan en regardant à la fois vers l'avant et vers l'arrière (p. 233)". En

somme, l'incapacité collective apparaît comme une donnée québécoise, un fait social caractéristique d'une petite nation dominée et luttant pour se donner le goût et les moyens de se redresser. Dans ce sens, l'étude de Bouchard est essentielle et invite les Québécois à porter un regard nouveau sur eux-mêmes.

La conclusion met en exergue les forces de *statu quo* qui ont guidé le devenir de la collectivité canadienne-française, favorisées par l'impuissance d'un discours à plusieurs voies et sans prise sur le cours de l'histoire. Ainsi, entre 1850 et 1960, la contradiction a joué un rôle négatif dans l'espace québécois, où elle n'a pas induit l'invention de mythes projecteurs. C'est sans doute un danger qui menace toutes les petites nations et il serait intéressant de comparer le Québec avec la Wallonie, la Catalogne, l'Écosse, Cuba et d'autres communautés nationales minoritaires. La démonstration de Bouchard laisse entendre que la pensée fragmentaire est le signe d'une identification collective ambiguë, la marque d'un peuple divisé par des représentations contradictoires. Pour aller de l'avant, une société doit éviter de vouloir sans vouloir ou de vouloir être tout sans se

donner les moyens d'y arriver. Cela continue d'être un défi pour le Québec d'aujourd'hui, après l'échec du souverainisme et de la Révolution tranquille et devant les forces de la mondialisation: la pensée québécoise va-t-elle dépasser ces nouvelles impasses ou redeviendra-t-elle équivoque?

Le livre de Bouchard est certainement une voix québécoise essentielle dans le débat national québécois contemporain. Par la thèse qu'il défend, il apporte une contribution importante et probablement déterminante pour les choix qui concernent l'avenir de cette collectivité francophone d'Amérique.

